

– Eh bien, messieurs, ajoute Andrew Stuart, si Phileas Fogg était arrivé par le train de sept heures vingt-trois, il serait déjà ici. Nous pouvons donc penser que nous avons gagné.

– Attendons, ne parlons pas trop vite, répond Samuel Fallentin. Vous savez que notre ami n'arrive jamais ni trop tôt ni trop tard. S'il arrivait ici à la dernière minute, je ne serais pas tellement étonné.

– Et moi, dit Andrew Stuart, même si je le voyais de mes yeux, je ne le croirais pas.

– Vous avez raison, ajoute Thomas Flanagan, cette idée de Phileas Fogg était tout à fait folle. On ne peut pas empêcher les retards d'un voyage.

– Vous remarquerez, reprend John Sullivan, que nous n'avons reçu aucune nouvelle de notre ami. Il pouvait nous envoyer des télégrammes !

– Il a perdu, messieurs, dit Andrew Stuart, il a cent fois perdu !

– Vous savez que le *China* qui vient de New York est arrivé à Liverpool hier. Vous pouvez regarder dans le journal tous les noms des voyageurs ; il n'y a pas celui de Phileas Fogg. Il n'est peut-être même pas encore en Amérique. Je pense qu'il aura vingt jours de retard.

– Bien sûr, répond Gauthier Ralph, et demain nous pourrons aller à la Banque, avec le chèque de Mr. Fogg, pour prendre les vingt mille livres sterling. »

Il est huit heures quarante.

Les cinq hommes se regardent. On peut croire que leur cœur bat un peu plus vite que d'habitude. Ils veulent avoir l'air tranquilles et ils vont s'asseoir à une table pour jouer aux cartes. Mais ils ne peuvent pas s'empêcher de regarder leur montre.

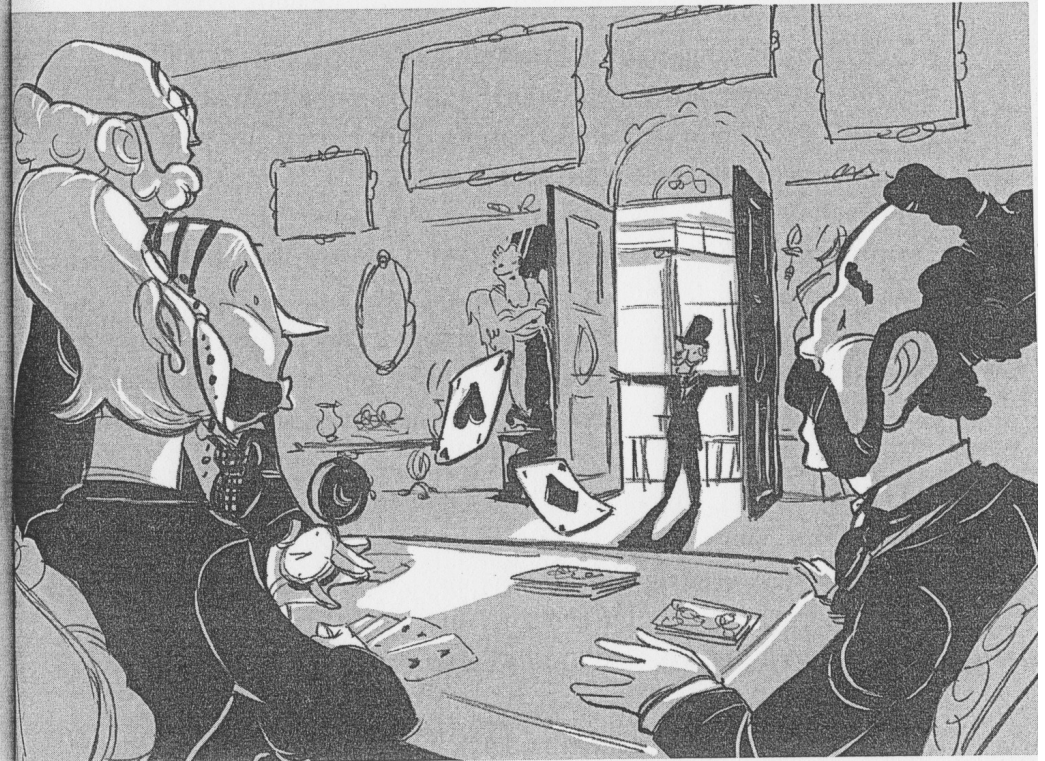
Après un moment de silence, John Sullivan dit :

« Huit heures quarante-quatre ! »

Andrew Stuart et ses amis ne jouent plus. Ils laissent les cartes sur la table.

On entend des cris dehors. La porte est ouverte, poussée par des gens qui battent des mains¹⁴. Phileas Fogg entre :

« Me voici, messieurs, » dit-il,



¹⁴ Battre des mains : façon de montrer à quelqu'un qu'on trouve ce qu'il a fait extraordinaire.